

**LABORIE (Pierre), *Le chagrin et le venin. La France sous l'Occupation, mémoire et idées reçues*, Paris, Bayard, 2011, 355 pages, 21 €**

« Il n'y a plus d'histoire quand on se détourne de sa fonction critique et qu'on oublie de l'appliquer d'abord au dévoilement de son propre discours, de ses usages, de son idéologie » (p. 42). C'est à une histoire ouverte à la contradiction argumentée qu'invite l'essai de Pierre Laborie, une histoire libre qui questionne sans cesse les évidences, une histoire où le débat n'est ni étouffé ni confisqué. À travers la généalogie fouillée et minutieuse d'une interprétation de l'attitude des Français sous Vichy et l'occupation allemande qui s'est imposée dans l'espace public à partir des années 1970, l'auteur décrypte les modes de construction, les vecteurs et le sens d'un discours dominant devenu une vulgate. Sous sa plume, comme un fil rouge, sourd aussi une interrogation profonde, parfois inquiète, sur le rôle, la place et le métier d'historien aujourd'hui, sur la fonction de l'histoire comme moyen de compréhension du passé.

**Un film, un contexte.** Le film documentaire de Marcel Ophuls, *Le chagrin et la pitié* (1969), sert de point de départ à l'ouvrage, plus précisément l'écart croissant entre les intentions initiales du réalisateur, la réception et les surinterprétations opérées par le temps. Si, dans le contexte spécifique de l'après 1968 (départ du général de Gaulle, héritage de la guerre d'Algérie, libération de la parole), le film était « reçu comme une bouffée d'air frais en milieu étouffant » (p. 25), si la proximité avec la publication des travaux de l'historien américain Robert Paxton (*La France de Vichy*, 1973) a pu lui conférer le statut de « leçon d'histoire » (p. 95), *Le chagrin et la pitié* comporte néanmoins des omissions qui méritent d'être interrogées avec le recul. L'absence de pans entiers de la Résistance à Clermont-Ferrand (université de Strasbourg repliée, usines Michelin, mouvement Libération-Sud), comme la méprise sur les comportements ordinaires avaient été décelées en leur temps par quelques voix « dissonantes » (Germaine Tillion, Simone Veil, Anise Postel-Vinay). L'image retenue restera cependant figée par les propos lapidaires de Françoise Giroud, « la France, dans son immense majorité, a été pétainiste, c'est à dire veule ».

**Généalogie d'une « vulgate ».** On est là au cœur d'une vulgate dont le contenu s'étoffe au fil des années : attentismes et veulerie généralisée, masques de la légende rose d'une France unanimement résistante, mauvaise conscience et culpabilités. P. Laborie dévoile les origines lointaines de cette vision sombre ; issu du cercle étroit des vaincus et des nostalgiques de Vichy, le « résistancialisme » se retrouve dans les écrits des hussards, Roger Nimier ou Antoine Blondin (« le *Bétail du Rail*, un très beau documentaire sur l'abattage clandestin », p. 140), 20 ans avant le film de Marcel Ophuls. Amplifiée par ce dernier, avec certes des intentions différentes, la vulgate fonctionne par simplifications, rapprochements et superposition d'une multiplicité de discours, politiques, médiatiques et mémoriels, bien éloignés de l'histoire. C'est une véritable « alchimie » (p. 135) qui se nourrit d'anachronismes et parfois d'idéologie, et qui finit par imposer un « prêt à penser », une sorte de « vérité » incontestable et à sens unique sur l'attitude des Français sous l'Occupation.

**Glissements et dérives.** L'appréhension des comportements collectifs en temps de guerre et la Résistance ne sortent pas indemnes de cette « vérité ». La démystification a fait peu à peu place à une dénaturation en règle du phénomène de la Résistance. Réduite à une fonction de « souvenir-écran » face à la mémoire du génocide, aux aspects politico-militaires, aux querelles de personnes et aux affrontements internes, le caractère minoritaire de la Résistance sert aussi d'argument à la vision d'une France majoritairement veule et attentiste. Pour l'auteur, le soupçon généralisé des années 1990 constitue l'aboutissement de ce dénigrement.

À la suite des attaques contre Jean Moulin, le paroxysme est atteint en 1997 avec les insinuations de trahison portées contre Raymond Aubrac, puis avec la table ronde organisée à la demande des époux Aubrac dans les locaux du journal *Libération*. « On croit rêver » écrit alors Antoine Prost dénonçant les dérèglements d'un métier dont la déontologie exige pourtant de ne pas « demander à ceux que l'on soupçonne de faire le travail à leur place ». La vulgate demeure néanmoins, elle n'est pas cantonnée aux seuls milieux politiques, médiatiques ou mémoriels, elle devient une pensée dominante là où pourtant l'esprit critique devrait s'imposer. Inscrite en partie depuis 2004 dans les programmes de Terminales ES et L, la reproduction d'une vision formatée, y compris dans certains manuels scolaires —qu'il convient toutefois de ne pas confondre avec les pratiques enseignantes— pose problème.

***L'histoire contre le « venin ».*** À cette vulgate, l'auteur oppose le retour à l'histoire. En prenant appui sur les nombreux travaux d'une recherche toujours dynamique, il revient dans plusieurs chapitres sur les enjeux historiographiques et épistémologiques des catégories utilisées pour appréhender la Résistance et penser la question des comportements collectifs en temps de guerre. La discussion porte notamment sur les interprétations et la pertinence heuristique de quelques notions passées à la postérité (« accommodation », « attentisme »). Il propose ici d'autres catégories, comme celles du « penser-double », des « conduites de nécessité », de « l'adaptation contrainte ». Sous l'occupation allemande, dans la complexité des temps, dans la diversité des vécus et des situations géographiques, l'attentisme ne signifie pas forcément la résignation, le silence n'est pas uniquement l'assentiment : « bien plus que ce qu'ils montrent au dehors, c'est la fonction qu'ils remplissent dans le contexte où ils se manifestent qui donne sens aux comportements attentistes » (p. 244). Minoritaire et fragile, la Résistance n'a jamais été marginalisée, à la différence de la collaboration. Elle n'a pas pu survivre sans la présence d'un environnement social favorable, sans les solidarités anonymes d'une « société de non-consentement » (p. 248).

Dans une émission de France-Culture, les historiens étaient ainsi interrogés : « à quoi sert l'histoire » ? Au-delà des questions sur le métier d'historien, *Le chagrin et le venin* apporte au fond une réponse plutôt optimiste. L'histoire y retrouve sa légitimité ; en donnant de l'intelligibilité aux discours sur le passé, elle « l'empêche de trop peser sur les épaules des hommes » (Lucien Febvre, p. 338). En ce sens, le livre peut être reçu (et lu) comme une belle délivrance.

Cécile Vast  
Besançon, mars 2011

Version longue du compte rendu pour *Historiens & Géographes*